

# le commandant Bazeries

## l'homme

### qui "cassait" les codes

par Pierre Sourbès

— **S**ABEU LLEGI ? (savez-vous lire ?)  
L'aspirante bonne à tout faire qui, en ce jour de 1913, se présentait, à Céret, chez le Monsieur qui venait d'arriver de Paris, mais qui parlait le catalan comme elle-même, crut tenir sa chance : elle savait lire, et elle le claironna hautement.

Deux minutes après, elle se retrouvait sur la Place des Neuf Jets, toujours en quête d'emploi : le Monsieur qui portait une belle barbe et parlait si bien le catalan, ne voulait qu'une servante illettrée.

Là-dessus, les langues allèrent bon train. Un an après, on en parlait encore à Céret, et plus que jamais. Car, la guerre venue, on sut très vite que le commandant Bazeries — tel était le nom du Monsieur barbu — participait à de grands et terribles secrets. Le facteur apportait chez lui des plis scellés ; des personnages importants et pourvus d'escorte venaient de Paris le visiter. Lui-même s'absentait souvent. Quand il ne s'absentait pas, il s'enfermait chez lui. Les villageois avaient oublié, ou n'avaient jamais su, que le commandant mystérieux était un enfant du pays. Quelques bourgeois et érudits, eux, savaient et se chuchotaient que le fils de l'ancien brigadier de gendarmerie était devenu l'as de la guerre secrète, le « Lynx du quai d'Orsay », le « Napoléon du Chiffre », le « Sorcier », selon la terminologie romanesque du temps.

Même ses vieux condisciples du collège n'osaient l'interroger. Ils se souvenaient d'un gamin exceptionnellement doué pour l'algèbre, mais ne se sentaient pas le droit de questionner le grand manipulateur des secrets d'Etat. L'eussent-ils fait, d'ailleurs, qu'ils ne se seraient attiré qu'une vague allusion à des « cassements de tête » qu'il valait mieux éviter.

Et puis, comment l'interroger ? On ne le voyait dans la rue qu'en un seul cas : lorsqu'après des jours et des nuits passés sur un message que personne n'avait su décrypter, il sentait venir le

« cassement de tête ». Alors, il plantait là ses pipes et ses brocs de café, prenait sa canne et, à la tête de l'escadron de ses trois filles corsetées et froufrouantes comme les personnages des catalogues de mode, il fonçait, à travers la ville, vers la montagne proche. Il y passait la journée, déjeunant de grand appétit dans quelque mas isolé, interpellant en catalan les bergers, faisant partager à Césarine, Fernande et Paule, ses filles, son enthousiasme pour ce Roussillon que Mme Bazeries, elle, n'aimait pas.

Cette escapade terminée, le « Lynx » revenait à ses cryptos, s'enfermant dans son bureau que la bonne (illettrée) n'avait même pas le droit de balayer, et reprenant ses pipes et ses brocs de café.

Jamais le commandant Bazeries n'a abandonné un texte chiffré sans l'avoir décrypté jusqu'au bout. Il y passait, nuit après jour, tout le temps qu'il fallait, mais aucun cryptogramme ne lui a résisté. Son record : huit jours et sept nuits d'affilée passés sur un message qui, ironie, était de Ravachol, l'anarchiste presque illettré...

#### *le miracle de la Marne était dans les chiffres*

Attaché au Quai d'Orsay depuis 1891, le commandant Bazeries était donc venu à Céret, non pas pour se retirer, mais pour permettre à l'une de ses filles de rétablir sa santé. Dès le début de la guerre, il dut multiplier les navettes entre Céret, Versailles où il habitait, et Paris. Le Chiffre allemand, en effet, avait été changé. L'Etat-Major et le ministère de la Guerre qui, depuis quinze ans, avaient repoussé les suggestions de Bazeries et refusé ses appareils et tables chiffantes, ne lisaient pas les messages ennemis interceptés.

Le commandant Bazeries, lui, pouvait les lire.

Il les lut, non sans agrémente la remise des textes mis en clair de quelques sarcasmes envers ceux qu'il appelait les « compétents » du Bureau



du Chiffre, précisément parce qu'il les tenait pour nuls.

Un beau jour pourtant, à l'étonnement de ses collaborateurs, il oublia de « rouspéter » comme à son habitude.

— « Ça, c'est sérieux », l'entendirent-ils murmurer, lui qui n'avait jamais prêté ce qualificatif, ni aucun autre, à un texte décrypté par lui. Il était même connu pour se désintéresser de tout ce qui n'était pas le travail purement technique de traduction ; l'événement, les prolongements dans le réel d'un message écrit, le laissaient indifférent. Mais pas cette fois : il venait de décrypter une dépêche de Moltke, datée du 2 septembre, et qui commençait ainsi :

« L'intention du commandant en chef est de repousser les Français au sud-est de Paris... »

L'offensive allemande n'était donc pas celle à laquelle on se préparait à faire face au nord. L'ennemi comptait investir Paris et tourner ses défenses. Ses griefs contre l'Etat-Major instantanément oubliés, le commandant Bazeries déclencha l'alarme. Le lendemain, double confirmation grâce à deux dépêches de Von Kluck, rapidement décryptées : « ...refouler les Français vers le sud-est en les éloignant de Paris... » disait notamment Von Kluck, qui ajoutait : « la 1<sup>re</sup> armée continuera son mouvement en avant de la Marne par Rebaix, Montmirail ». Et le 4 septembre : « Les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> armées doivent opérer de concert contre le front est de Paris, la 1<sup>re</sup> entre l'Oise et la Marne serrant les passages de la Marne à l'ouest de Château-Thierry ».

On sait le reste : Galliéni, les Taxis, Joffre.

Quelques jours plus tard, plus entouré de mystère que jamais, le vieux Monsieur barbu revenait à Céret embrasser ses filles. Il avait « fait la Marne » et personne, peut-être, ne le saurait jamais.

### *pour amuser les amis*

A l'ombre des platanes de Céret, sous les fenêtres mêmes du commandant Bazeries, murmurait la fontaine des « Neuf Jets ». La légende veut que ce soit grâce à un chiffre secret que les Arabes, en des temps très anciens, aient su faire jaillir l'eau de cette terre aride.

Si chiffre il y a, c'est bien le seul qui, à portée de sa main, n'ait jamais tenté le « Lynx ». Jusqu'à sa mort, il ne s'arrêta en effet jamais de décrypter. Et ceci, depuis le jour de 1876 où, jeune capitaine du Train des Equipages, il eut à Nantes la révélation de son don surprenant.

Capitaine à trente ans, en ce temps, c'était la marque d'une carrière brillante. Le collégien de Céret s'était engagé à 17 ans  $\frac{1}{2}$  pour échapper

à l'agriculture, à quoi le destinait sa famille. En 1870, sous-lieutenant, il s'était évadé de Metz déguisé en maçon. Ses sarcasmes et ses rouspétances contre la routine militaire mirent souvent en difficulté ses supérieurs, comme le jour où le jeune lieutenant interpella un général pour lui faire remarquer que le harnais réglementaire blessait les chevaux. Le général prit bien la chose, mais le supérieur direct de Bazeries dut s'aliter sous le coup de l'émotion...

Bref, en 1876, en garnison à Nantes, le capitaine Bazeries s'ennuyait. S'ennuyant, il lisait les journaux et, entre autres choses, les messages personnels chiffrés que plusieurs d'entre eux publiaient quotidiennement.

— « Que répond la dame au Monsieur, aujourd'hui ? » lui réclamaient ses camarades de mess. Et le capitaine Bazeries informait ses commensaux des adultères mondains, des rendez-vous subreptices et des tendresses fleuries dissimulées dans ces lignes « secrètes » qui n'avaient pas plus de secret pour lui que d'honnêtes mots croisés.

— « J'espère, au moins, que votre chiffre à vous est un peu plus sûr », lança-t-il un jour à l'adresse d'un officier supérieur, qui crut bon de sourire sur le moment, mais en parla au général. Le général, qui s'appelait Fay, ne rit pas.

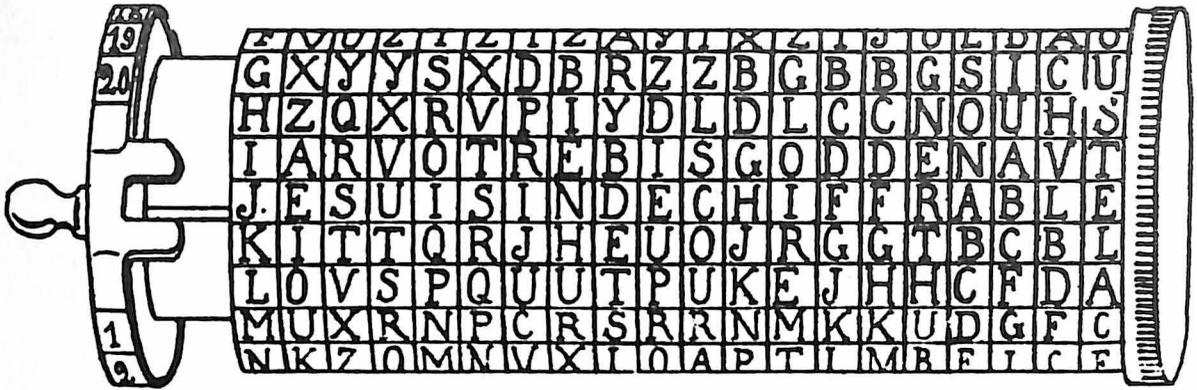
Huit jours plus tard, le capitaine Bazeries recevait un texte chiffré par les bureaux spécialisés de l'Etat-Major, avec mission de tenter son décryptement. En deux heures, c'était fait : le message était mis en clair. L'expérience fut renouvelée, avec le même résultat et à cette exception près que, cette fois, le cryptogramme avait été truqué pour mieux dérouter l'apprenti. Celui-ci déclara hautement qu'il était inutile de continuer, et clama, comme il savait si bien le faire, son indignation devant l'indigence des méthodes en vigueur :

— « Si je peux lire vos cryptos sans être de la partie, dit-il, les bureaux allemands, eux, doivent les lire à livre ouvert. » C'est désastreux, c'est un danger public, ajoutait-il, et écrivit-il.

Ceux que, dans son indignation, il qualifiait de « fainéants des bureaux compétents » ne devaient jamais le lui pardonner. Le nom d'Etienne Bazeries, le plus grand cryptologue moderne, ne figure pas dans les ouvrages rédigés par des spécialistes militaires.

### *bataille perdue*

La bataille qu'il engagea alors avec le ministère de la Guerre allait durer plus de dix ans : jusqu'en 1891, date à laquelle le commandant Bazeries était rattaché au Quai d'Orsay. Cette



bataille contre sa vieille ennemie la routine, il l'a perdue. « Proposez-nous quelque chose » (sous-entendu : puisque vous êtes si malin), lui avait-on dit en substance. Il proposa tout d'abord un simple perfectionnement du chiffre en vigueur, reposant sur l'alphabet carré inventé par Vigenère au XVII<sup>e</sup> siècle. Le cryptogramme d'essai qui accompagnait la méthode ne fut pas lu par les bureaux compétents, qui répondirent pourtant que le système n'apportait pas d'amélioration. Deux ou trois autres propositions eurent le même sort, toujours sans que les cryptos d'essai fussent déchiffrés.

Le commandant Bazeries fabriqua alors et présenta, appuyé par son admirateur le général Fay, le *Cryptographe*. Pour la première fois, il garantissait l'indéchiffrabilité absolue, en même temps que la simplicité.

L'appareil se présente comme un cadenas à disques ; il se compose de 20 rondelles métalliques montées sur un axe. Sur la tranche de chacune est gravé un alphabet complet, disposé chaque fois dans un ordre différent ; les rondelles sont numérotées de 1 à 20. Une clef, chiffre ou mot convenu, donne l'ordre de montage pour chaque cas. Ce montage prend cinq minutes, le démontage une ou deux.

Première objection des bureaux : l'appareil, métallique, est trop brillant, et difficile à lire à la lumière.

« Qu'à cela ne tienne », dit Bazeries, et il le plongea dans un bain chimique qui le rendit mat.

« Tout compte fait, dit l'État-Major, un appareil, quel qu'il soit, risque de tomber aux mains de l'ennemi. »

« Vous avez des cryptogrammes établis par cet appareil, et vous avez aussi l'appareil », rétorqua alors le « Lynx » : « Déchiffrez donc les cryptos, et votre objection sera valable. »

Les cryptogrammes ne furent pas lus, ce qui confirmait la surprenante affirmation de l'inven-

*Le cryptographe Bazeries, d'après un dessin de son auteur.*

*En page 287 : Le commandant Bazeries.*

teur : même en possession de l'appareil, on ne peut lire un crypto-Bazeries sans connaître sa clef.

L'appareil fut refusé, et l'on n'en entendit plus parler.

Tout au moins jusqu'en décembre 1943, aux Etats-Unis.

A cette date, un grand journal, qui faillit être poursuivi pour divulgation de secrets d'Etat, révélait que les Américains connaissaient le chiffre japonais, mais que le leur était inviolable, grâce à un petit appareil de bronze très simple, composé de 20 rondelles, etc.

Un petit livre presque introuvable en France : *Les Chiffres Secrets Dévoilés*, que le commandant Bazeries éditait en 1901, dressait le constat de sa défaite devant les Bureaux, mais lançait un défi : un cryptogramme établi à l'aide de son appareil et d'autres, chiffrés d'après une méthode plus simple que lui avait demandée, puis refusée, l'Etat-Major. On n'a jamais entendu dire que ces cryptos aient été lus.

En fait, celui qui passait déjà pour l'as de la guerre secrète avait été écarté par la « Guerre » tout court. Il ne devait la retrouver qu'en une occasion, qui s'appelle la Marne. A ce moment-là,

d'ailleurs, il figurait, avec sa famille, en tête de la liste d'otages préparée par les Allemands pour le jour de leur entrée à Paris.

### Esarintulo

Dans son bureau du Quai d'Orsay, secrets de l'histoire et de la politique contemporaine alternaient. Entouré de deux ou trois linguistes, car il ne possédait que des rudiments d'allemand et d'espagnol, le commandant Bazeries décryptait, à grands coups de pipes et de café, aussi bien les dépêches des attachés d'ambassades étrangères que la correspondance des conspirateurs, anarchistes ou tenants du prétendant au trône, Philippe d'Orléans. Autrement dit, le butin de l'Intérieur aussi bien que celui du Quai d'Orsay. L'actualité chômait-elle quelques heures ? Le « Lynx » passait alors à l'histoire, voire au roman. Il y a un crypto dans un roman de Jules Verne, « La Jaganda » : il le lut ; il n'abandonna celui de Balzac (*La physiologie du mariage*) qu'après avoir vérifié et démontré qu'il ne s'agissait nullement d'un texte secret, mais d'une pure fantaisie de l'auteur ; il mit en clair, pour la joie de ses collaborateurs, la correspondance chiffrée de Mi-

## la cryptographie

La cryptographie désigne l'ensemble des travaux dont l'objet est de rédiger et de lire des messages de forme secrète et convenue. Elle comporte trois opérations :

Le *chiffrement*, qui consiste à transformer un texte clair en message intelligible seulement pour le destinataire.

Le *déchiffrement* ou lecture en clair du texte secret par son destinataire.

Le *décryptement* : traduction en clair par une tierce personne (qualifiée généralement d'espion par les deux autres intéressés).

Le *chiffre* est l'expression consacrée par les initiés. Déformation professionnelle sans doute, car un texte clair est plus souvent transposé en lettres qu'en chiffres.

Le *code* est un dictionnaire où les lettres, syllabes, ou mots sont

traduits par des signes convenus : autres lettres, autres mots ou groupes de chiffres. Expéditeur et destinataire doivent posséder un exemplaire de l'ouvrage ; il s'agit alors de « coder » et de « décoder », opération relativement facile aussi pour l'espion, qui se procure un troisième exemplaire du code sans recourir à des méthodes proprement cryptographiques.

La *clef* est un mot ou une phrase simple qui permet au destinataire de savoir quel alphabet a été employé par l'expéditeur. Ex. : le mot PARIS signifie que les cinq lettres qui le composent représentent respectivement ABCDE, le reste de l'alphabet chiffré s'ordonnant selon une méthode également préétablie.

### méthodes

Toute correspondance se voulant secrète repose sur un des deux principes suivants :

a) *substitution* : chaque lettre ou syllabe est remplacée par un autre élément : autre lettre, autre syllabe, etc.

b) *transposition* : les éléments constitutifs restent tels quels, mais sont disposés dans un ordre différent (anagrammes, etc.).

### histoire

Sparte semble avoir créé la cryptographie, grâce à un procédé mécanique de transposition appelé scytale : bâtonnet sur lequel s'enroulait une bande étroite de parchemin qui, déroulée, ne présentait plus qu'une longue colonne de lettres incohérentes.

Jules César eut le premier l'idée de substituer l'une à l'autre les lettres de l'alphabet, ce qui reste la base de la plupart des procédés de substitution, et s'appelle toujours alphabet césarien.

rabeau avec la marquise Sophie de Monnier. Hélas, entièrement impubliable, sauf pour les *curiosa*. La correspondance des maréchaux d'Empire, lors du siège de Hambourg, ne lui résista pas longtemps. Au contraire, elle le confirma dans son opinion, selon laquelle le chiffre militaire français était très faible traditionnellement.

Il en allait autrement du « grand chiffre » de Louis XIV, qui avait résisté à toutes les entreprises depuis 200 ans et où, de l'aveu même de Bazeries, on sentait la main d'un grand maître de la cryptographie.

La correspondance de Louvois et Louis XIV était établie selon un code où un groupe de 3 chiffres représentait, soit un mot entier, soit une syllabe, soit une seule lettre. Jusqu'à Bazeries, le « codage », qui n'est pas la même chose que le chiffrement, passait pour inviolable si l'on ne possédait pas la liste d'équivalences, c'est-à-dire le code ou dictionnaire secret. Voltaire et bien d'autres avaient exprimé ce qui paraissait être l'évidence, en traitant de charlatans ceux qui se flattaient de « lire une langue qu'ils ne connaissaient pas ». Le commandant Bazeries était d'un avis contraire, et il le prouva.

Après avoir compté tous les groupes, relevé

la fréquence de chaque chiffre, puis celle des groupes de deux et de trois, calculé le pourcentage de chacun par rapport à chaque message, puis à l'ensemble de la correspondance, déterminé les intervalles entre les répétitions d'un même groupe, bref, après avoir fait l'immense travail préparatoire que les plus géniales intuitions ne sauraient remplacer, il était prêt à appliquer ce que ses collaborateurs appelaient sa formule magique. Il l'appliqua.

Prenant les deux mots « *les ennemis* », il chercha, dans l'amas des chiffres, l'endroit où ces mots pouvaient correspondre à l'aspect des groupes. L'ayant trouvé, il essaya sur tous les textes les équivalences ainsi obtenues : des mots, des syllabes apparurent alors. Compléter et vérifier n'était plus qu'un jeu : le grand chiffre était vaincu.

Bien entendu, il n'était question, ni de magie, ni même de chance. Bazeries, qui n'aimait pas passer pour un intuitif, l'était pourtant, mais pas au point de prendre un mot au hasard pour « voir ce que ça donnerait ». Pourquoi « *les ennemis* » ? Pour deux raisons majeures. La première est que, s'agissant d'une correspondance essentiellement militaire, ces mots devaient bien s'y trouver quel-

---

La cryptographie connut la plus grande vogue pendant la Renaissance, surtout en Italie. Ce sont trois Français qui en firent une science et l'amènèrent à un degré très élevé de perfection : le mathématicien Viète, décrypteur d'Henri IV, Blaise de Vigenère, créateur de l'alphabet carré qui sert encore, et l'Albigois Rossignol, qui organisa le bureau du Chiffre de Louis XIV avec tant de bonheur que les dépêches secrètes de ce dernier ne devaient être décryptées que par le commandant Bazeries, deux cents ans plus tard.

Après la mort de Rossignol, la cryptographie tomba dans des procédés enfantins ; ils le restèrent sous la Révolution, et ne s'améliorèrent guère sous Napoléon, ni en 1870 : les ennemis en présence lisaient à livre ouvert dans leurs secrets respectifs.

C'est en France encore, dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle,

que se manifesta la renaissance, grâce à de Viaris, Josse, Kerkhoffs, Valério et surtout Bazeries. En 1914, le Chiffre français, malgré ses lacunes, était supérieur à l'allemand.

L'usage de procédés cryptographiques s'est abondamment répandu dans toutes les activités, mais le développement même des moyens de communications sonores (radio et téléphone) a apporté des formes nouvelles qui, tels les messages personnels de 1940-44, relèvent du signal pur et simple plutôt que de la cryptographie.

Celle-ci demeure cependant en usage, aidée désormais par des machines à chiffrer et à déchiffrer, en attendant les cerveaux électroniques, qui sont peut-être déjà au travail.

### limites

Théoriquement, il n'existe pas d'autres limites que celles de l'ima-

gination même au nombre de procédés d'écriture secrète. Dans la pratique, ces limites sont très strictes : ce sont celles de l'efficacité et de la sécurité.

En gros, un système doit pouvoir être utilisé par plusieurs milliers de gradés en campagne, à qui on ne peut demander, ni de transporter un matériel (codes ou autres) susceptible de tomber aux mains de l'ennemi, ni de posséder une somme de connaissances et de mémoire qui ferait de chacun d'eux un grand spécialiste. Le secret doit pourtant en rester un aux yeux et aux oreilles de l'adversaire qui, lui, attache ses meilleurs spécialistes à l'examen de ces messages.

D'où la règle générale : une méthode connue de chiffrement qui se complète d'une clef simple et facile à retenir sans erreur... et de l'espoir que l'adversaire ne découvrira pas cette clef.

que part. La deuxième, plus importante encore, est que ces deux mots renferment les bigrammes les plus fréquents de la langue française.

La formule « magique » de Bazeries, en effet, n'était autre que le condensé d'un vaste travail de recensement et de statistique. Ces travaux existaient avant lui, mais il avait refait pour son propre compte, et sans l'écrire nulle part, sa propre liste de bi, tri et quadrigrammes les plus fréquents. Sa liste de lettres simples différait aussi de celles qui avaient cours. La voici : E S A R I N T U L O.

Ce n'est pas un mot cabalistique : ces dix lettres, dans cet ordre, sont celles qui se retrouvent le plus fréquemment dans les principales langues. Ce qui signifie que, dans un cryptogramme, le signe le plus répété a de fortes chances d'être un E, le suivant (en nombre) un S, etc. De plus, les dix lettres ESARINTULO entrent pour 80 % environ dans un texte français.

### le masque de fer

L'intuition pure, que ses rivaux reprochaient tant à Bazeries, tout en lui repassant les cryptos qu'ils ne savaient pas lire, ne devait, tout au long du décryptement des dépêches de Louvois, se manifester qu'une fois. Ce fut pour la plus grande fierté, puis pour une des pires amertumes de la carrière du Lynx.

Dans toute cette correspondance chiffrée, un seul groupe restait intraduisible : sa situation en fin de message ne fournissait aucune indication et, de plus, il ne se présentait nulle part dans aucune autre dépêche. Voici la phrase, terminant un message de Louvois de 1691, ordonnant l'incarcération à Pignerol du lieutenant général de Bulonde, accusé d'impéritie :

« Sa Majesté veut qu'il soit gardé dans ladite citadelle, ayant la liberté de se promener sur les remparts avec un 330. »

Cryptographiquement, il n'y a aucune raison de choisir un sens quelconque pour un signe que rien ne permet d'identifier par comparaison. Bazeries traduisit donc 330 par « masque », et dit, puis publia, qu'il avait résolu l'énigme du masque de fer. Faisant coup double, il pensait ainsi répondre victorieusement à ses bons collègues, lesquels faisaient de fréquentes allusions à une inculture qu'ils lui prêtaient, d'ailleurs, gratuitement.

Hélas, sarcasmes et objections plurent de partout :

« Même si 330 signifie « masque », qu'est-ce qui vous autorise à ajouter « de fer » ? lui dit-on. Et encore :

« Le Masque de Fer n'a jamais existé ailleurs que dans l'imagination de Voltaire » ...

« Pourquoi « 330 » signifierait-il « masque » plutôt que « chapeau », « manteau » ou, plus probablement encore « gardien » ?

« Eh bien, trouvez donc un autre Masque de Fer », répondit Bazeries excédé.

En fait, il semble bien que c'était là un dialogue de sourds : quel que soit le sens du fameux « 330 », partisans et adversaires de Bazeries polémiquaient comme si, dans toute l'histoire du règne de Louis XIV, il n'y avait jamais eu qu'un prisonnier masqué, de fer ou d'autre chose. Mettons que le Lynx ne se soit pas trompé en traduisant 330 par « masque ». Cela signifierait tout au plus que M. de Bulonde a été astreint à porter un masque, comme bien d'autres prisonniers. Et c'est tout.

### le Prétendant-Cambronne

Bien qu'attaché au Quai d'Orsay, le commandant Bazeries eut fréquemment à mettre son nez et sa pipe dans les affaires intérieures, car les déchiffreurs des autres ministères comptaient davantage sur le « Lynx » que sur leurs propres talents. Ces affaires, il ne s'y intéressa que dans la mesure où les cryptos témoignaient d'une certaine habileté de la part des correspondants. Sa passion pour le décryptement fut toujours celle d'un sportif pour le jeu où il excelle, et rien d'autre.

Boullanger ? Bazeries eut une lueur d'espoir lorsqu'il sut que le pétulant général, bien que ministre de la Guerre, employait un chiffre personnel, se défiant, à juste titre, de celui de l'Etat-Major. Hélas, le Lynx ne s'amusa pas longtemps : après dix minutes d'examen d'une dépêche, il laissa tomber :

« Pas d'intérêt : c'est chiffré en Sittler. » Il ne traduisit même pas : le « Sittler » est un répertoire qui se trouve (ou se trouvait) dans le commerce.

Le prétendant Philippe d'Orléans ? Ce fut un peu plus drôle, mais guère plus difficile : il s'agissait d'un alphabet carré. Cherchant le mot-clef, Bazeries choisit un mot probable qui avait des chances de se trouver dans le texte. Il choisit *secret*, qui lui donnait *xruedi*, donc trois lettres valables. Le véritable mot ne pouvait être que *samedi*, et les trois lettres *ret* (correspondant à *edi*) ainsi déterminées au flair, s'avérèrent être celles du nom de *Thuret*, l'un des conjurés.

C'est dans la correspondance des royalistes que le Lynx trouva aussi le crypto le plus court qu'il ait jamais eu à traduire. C'était la réponse faite par le prétendant lui-même à un rapport l'informant du demi-succès d'une manifestation. Cette réponse ne comportait que cinq lettres ...

Sportivement, c'est bien, en définitive, aux anarchistes Ravachol et Béala que le commandant Bazeries garda sa préférence. Rudes adversaires, leur système, contre toute attente, s'avéra particulièrement savant et original. Huit jours et sept nuits, le « Lynx » fuma et tempêta avant de trouver la faille : les anarchistes commençaient et terminaient leurs messages par un groupe de lettres « nulles », et d'autres nulles étaient disséminées dans le texte. Celui-ci, de plus, était surchiffré, c'est-à-dire transposé deux fois. Ces messages, décryptés par Bazeries, furent lus en clair au procès de Saint-Etienne en 1892. Jusqu'à sa mort, le commandant Bazeries considéra ce

décryptement comme sa performance la plus difficile.

Lorsqu'il mourut, patriarche de 85 ans, décryptant et rouspétant encore, il laissait, ce bourgeois patriote habité par une unique passion, un défi : ses propres cryptogrammes indéchiffrables, et qui le sont restés.

Il emportait dans la tombe deux déceptions : celle de n'être point reconnu comme l'homme qui souleva le « masque de fer » ; et celle, surtout, de n'avoir pu forcer les bureaux et la routine, comme il avait forcé tous les secrets. Une fierté aussi, qu'il n'avait fait partager qu'à sa famille : celle d'avoir « fait la Marne ».

## la montre de Maupertuis

*Le savant géomètre et mathématicien Maupertuis, né à Saint-Malo en 1698, qui devait être nommé à l'Académie Française et être mis à la tête de l'Académie de Berlin, fit un premier voyage en Prusse en 1741, sur l'invitation de Frédéric II qu'il accompagna dans sa campagne de Silésie. Le 10 avril, à Molwitz, il fut fait prisonnier, bien que la bataille eût été favorable à Frédéric, et conduit à Vienne.*

*Le grand-duc de Toscane, futur empereur François I<sup>er</sup>, voulut voir un homme de si grande réputation et le traita avec estime, lui demandant si les hussards ne lui avaient pas enlevé tel ou tel de ses effets qu'il regrettait. Maupertuis, après s'être fait longtemps prier, avoua qu'il aurait voulu sauver une montre de Graham, l'excellent horloger dont il se servait beaucoup. Le grand-duc qui en possédait une du même fabricant, mais enrichie de diamants, lui dit alors :*

*— C'est une plaisanterie que mes hussards ont voulu vous faire. Ils m'ont rapporté votre montre. La voici ; je vous la rends.*

*Rappelons que, plus tard, Maupertuis eut de violents démêlés avec Voltaire que Frédéric II avait appelé près de lui et qui l'accabla de ses plaisanteries notamment dans Diatribe du docteur Akakia. Il en fut vengé par la disgrâce de son contradicteur...*

## l'anneau du cardinal Mercier

*Peu de jours avant de mourir, en janvier 1926, à Bruxelles, dans la clinique de la rue des Cendres, où il avait été opéré, le cardinal Mercier, le grand archevêque de Malines, reçut la visite de lord Halifax.*

*Celui-ci, qui appartenait à la droite de l'Église anglicane, n'avait cessé d'agir en vue de parvenir à une réunion de cette Église avec l'Église catholique romaine ; il était, avec un Français, le P. Portal (mort en juin 1926), à l'origine des fameuses « conversations de Malines », tenues sous l'égide infiniment compréhensive et paternelle du cardinal. Elles n'eurent pas de conclusions positives, les difficultés étant nombreuses, complexes, certains disent insurmontables. Mais pressentant la mort, l'archevêque de Malines voulut témoigner de ses espérances en l'avenir plus ou moins lointain. Tirant l'anneau pastoral de son doigt, il dit à lord Halifax :*

*— Vous voyez cet anneau. Il porte gravés saint Désiré et saint Joseph, mes patrons ; saint Rombaut, patron de notre cathédrale. Il m'a été donné par une famille quand j'ai été nommé évêque. Je l'ai toujours porté, bien que j'en eusse d'autres. Eh bien, si je viens à disparaître, je vous prie de le recevoir.*

*Après la mort du cardinal, l'anneau fut remis à lord Halifax. Celui-ci le porta jusqu'à sa mort, suspendu à sa poitrine par une petite chaîne d'or. Il fut ensuite enchâssé dans un calice donné par ses héritiers à la cathédrale d'York.*